

Coetzee : qu'est-ce qu'un barbare ?

par
Mario Pelletier

(Le Devoir, 25 septembre 1982)

Au coeur de ce pays, par J.M. Coetzee. Traduit de l'anglais par Sophie Mayoux. Maurice Nacleau/Papyrus, 186 p.

En attendant les barbares, par J.M. Coetzee. Traduit de l'anglais par Sophie Mayoux. Maurice Nadeau/ Papyrus, 246 p.

Dans notre monde où les massacreurs et les tortionnaires ne manquent pas, des écrivains comme J.M. Coetzee sont des paratonnerres qui dévient la violence par la réflexion. Sud-africain, donc marqué par un pays de ségrégation raciale, de détention arbitraire et d'abus policier (voir les rapports annuels d'Amnistie internationale), ce professeur de Cape Town s'est révélé magistralement ces dernières années, par deux romans* qui approfondissent, chacun à sa façon, les rapports entre dominants et dominés, individu et histoire. À l'instar de ses compatriotes André Brink et Nadine Gordimer, Coetzee décortique l'apartheid, sauf qu'il le fait plus symboliquement. Il questionne moins les événements historiques que l'être humain dans ses rapports avec autrui, avec soi, avec le mal, et ses récits se passent dans des temps et des lieux indéterminés ; mais on reconnaît aisément les paysages et les conditions de l'Afrique du Sud sous le camouflage.

Les héros de Coetzee sont des individus pris entre l'Histoire et la barbarie et qui optent toujours, d'une façon ou d'une autre, pour cette dernière, conçue comme une sorte d'innocence première. D'une part, dans *Au coeur de ce pays*, une demoiselle trop bien rangée, fille unique d'un éleveur de moutons, est rongée par des fantasmes d'une violence sauvage. Animée d'amour-haine impitoyable pour son père veuf, elle le tue à la carabine quand il couche avec la femme du domestique noir Hendrik. Puis, après avoir enterré elle-même les restes paternels, elle laisse aller la ferme à l'abandon, ne paie plus le couple de Noirs à son service, jusqu'au jour où Hendrik la viole et la soumet sexuellement, Mélange d'humiliation et de plaisir trouble pour cette vierge coloniale, qui hait profondément sa condition sociale, culturelle et biologique, qui refuse l'Histoire et veut se fondre à la désolation du veld, ne plus être qu'un insecte hideux parmi les autres, à côté des ossements de son père.

Le héros de l'autre roman, *En attendant les barbares*, est un vieux magistrat qui aurait bien pu mourir dans la quiétude de ses fonctions aux confins d'un puissant empire, si, dans quelque officine politique de la métropole, on n'avait lancé la rumeur d'un vaste complot barbare à la périphérie. S'amène donc un certain colonel Joll, qui n'y va pas de main morte pour prouver la thèse du soulèvement. Il fait capturer une poignée de nomades du désert et les soumet à la torture pour qu'ils avouent, ces misérables ! Notre magistrat, qui jusqu'alors avait dormi la conscience tranquille, sent monter en lui une révolte profonde. Il recueille chez lui une jeune « barbare », qui est sortie de prison les chevilles brisées et pratiquement aveugle. Il l'apprivoise, lui lave ses pieds mutilés, la conforte, la caresse. Que cherche-t-il dans cette ambiguïté entre la compassion, la tendresse et le désir, sinon pénétrer ce mystère, cette différence qu'on appelle la barbarie ? Devant le mutisme de la fille et le silence déconcertant de sa propre libido, il en vient à côtoyer ces zones troubles où la torture et l'érotisme se rencontrent, c'est-à-dire ce besoin démoniaque de pénétrer le corps de force, d'en rompre la barrière pour déceler l'intimité, pour cerner une âme. Comment définir le mal autrement que ce désir satanique de puissance sur l'autre, de destruction de l'autre parce qu'il est autre ?

Notre magistrat comprend alors ce qu'est la barbarie, et d'où elle peut venir ; et que le barbare n'est pas le nomade qui transhume paisiblement dans le désert, mais l'impérialiste inquiet, en mal de pouvoir. Il a bientôt l'occasion de l'éprouver dans sa propre chair. Car, après être allé reconduire la jeune fille à son milieu, il est accusé de complicité avec l'ennemi et écroué. De façon christique, il subit la torture et les pires dégradations, jusqu'à n'être plus qu'une bête stupide de douleurs, ne vivant plus qu'à ras de terre, léchant sa pitance comme un chien. Lui, hier si puissant dans la ville, il y est devenu objet de mépris, de dégoût et même de haine. La fonction sociale est tout, ôtez-la et vous n'êtes plus rien : Job sur un tas de fumier. Il réussit néanmoins à traverser tout cela en gardant sa dissidence face aux sbires du colonel Joll. Et c'est lui qui finit par triompher, par défaut, quand l'hiver et la peur des barbares chassent la soldatesque et une grande partie des habitants. Il réintègre sa place dans une cité presque déserte, en maudissant l'Histoire, qui propulse des empires par l'agression aux dépens des pacifiques.

C'est une grande méditation sur le mal et sur l'esprit de notre temps, dominé par la politique et les aveugles raisons d'État, que nous offre Coetzee dans ce dernier roman. Son magistrat est une figure d'une profondeur et d'un tragique shakespeariens : une sorte de Lear outragé, combiné avec un Hamlet obstiné, questionnant l'être jusqu'en ses derniers retranchements. Pas étonnant que le livre ait été acclamé partout dans le monde anglo-saxon. J. M. Coetzee est l'une des révélations majeures des dernières années.

*De fait, il a publié jusqu'ici trois romans. Mais le premier, *Dusklands* (1974), qui fut moins remarqué, n'a pas été traduit en français,